

Denis CLARINVAL

DOULEUR



DOULEUR

La poésie est une douleur que l'on ne choisit pas,
Elle nous traverse comme un tourment, c'est une
Écharde dans le regard, qui sait, ô monde, ta cruauté ?
Les mots sont des larmes intérieures, le sang de l'âme
Déchirée, vaincue par les écueils du monde, agonie du
Verbe sur les bords de la faille, à genoux et sans prière
Dans la cendre froide, poussière de ce que l'homme a cru
Apercevoir et qu'emporte un vent du nord vers son oubli,
Aux mers lointaines où plus rien ne devient. Epaves sur
L'océan qui ne que nourrit des fleuves étirés de hasards, sans
But et sans rivage, enfouie la source sous les gravats que
Cache la nuit du monde, linceul arrosé de lumière qui
Jamais rien n'éclaire : le monde est le miroir de nos blessures !
Que cherches-tu parmi ces ruines qui ne soit l'inutile ?
Déchire épine, que saigne la chair des corps tremblants,
Le poème est le cri, sans témoin, d'un monde que rien ne sauve.
La pierre est encore chaude que recouvre la cendre : qu'est-ce
Donc ? Une braise qui refuse de s'éteindre sous la pluie de
L'obscur, et l'âme persiste en sa demeure, habitant de la nuit,
Sans effroi et sans peine car elle sait désormais les ténèbres
Invincibles...

Je ne serai jamais un poète de l'éclat...

Mais je consens, fragile, à habiter la nuit,

Nu comme l'est notre âme,

Juste une braise dans la main.

LE PREMIER TRAIN

Dans la forêt d'automne s'enfonce le premier train,

Il emporte, muet et sans bagage, les visages froissés

De la nuit qui aux vitres se retire sans colère, comme une

Buée que boit la lumière du matin, douce et assoupie

Un dernier éclat d'or s'attarde sur les branches,

Et puis la ville dissout toutes les couleurs dans le gris

De son silence, mais ce qui brillait pourtant demeure, en

Secret dans les yeux des voyageurs, un peu de forêt veille,

Au fond de chaque adieu : jamais le train ne rend ce qu'il

Emporte et dépose sur le trottoir des cités de vacarme.

Les ombres des maisons se déplient à son passage,

comme si le monde hésitait encore à voir le jour.

Un enfant serre son cartable contre son cœur vaillant,

Il emporte dans sa main un reste de la nuit, l'éclat d'un rêve

Brisé par le devoir. La vapeur des cheminées s'élève, sans hâte,

Et offre au ciel le soupir des foyers, la chaleur tiède d'un café partagé,

Les champs s'éloignent, tranquilles, sans fracas, comme si rien

Ne voulait troubler la paix de ceux qui partent vers le lointain.

Tout au bord de la voie qui se perd dans le jour, un vieux lampadaire
Veille, malgré lui, de sa lumière éteinte ; il salue les wagons, fidèle gardien
De la grisaille, il convie le retour des larmes qui s'enfuient dans le silence,
Il sait les gens qui partent, jamais ceux qui descendent, une valise sur le cœur.
Et pourtant, derrière les vitres, un souffle tiède respire encore,
Une pensée demeure, fine comme l'aveu d'un chagrin qu'on étouffe :
Ce matin, j'ai quitté les miens et tout ce qui m'habite, mon natal,
Et dans ce train sans âme quelque chose de moi reste immobile...
Mais quand le train s'enfonce, avalé par le jour, et glisse de ville en ville,
Le vent replie doucement le rideau des feuillages, la forêt garde en elle
La trace du parcours, le sillage d'un rêve qui revient de chaque voyage.
Non il n'est pas de chemin qui jamais ne se perd et puis se réinvente,
Et nul ne sait jamais vraiment ce qu'il emporte quand il s'en va solitaire.
La vie n'est pas un sens qu'il nous faut découvrir, mais lente présence,
Lente : il nous suffit alors d'habiter cet instant qui tremble en avançant.

LA PAROLE DECHIREE

Revient l'obscur d'une parole déchirée, il pleut des mots plus pesants
Que des pierres, et le monde ouvre son ventre, se creusent les failles
D'un lieu inhabitable, s'échouent les phrases sur un lit de poussière,
Le monde est un désert quand il ne peut se dire, une tombe sans croix,
Sans épitaphe, le sépulcre anonyme du verbe qui défaille, brisé,
Émietté sur le tranchant des ruines, le sang de l'indicible dont se noie
Tout vouloir, s'achèvent toutes les envies devant l'absence du moindre

Utile, mortes valeurs pour un homme en dérive sur un torrent sans
Berges, une mouche pour les oiseaux de proie suspendue à la branche
De ses derniers soupirs, maudit l'arbre sans fleurs de tous les désespoirs.

SURDITE

Les hommes sont pareils à des ânes : ils entendent un
Bruit et ils se mettent à braire. Mais pourquoi d'aussi
Longues oreilles qui captent tous les sons et n'en retiennent
Aucun ? Surdité, bien plus qu'un mal entendre, nos oreilles
Sont bouchées des cires de nos ramages, moulantes sont nos
Pensées, une éponge sur l'enclume qui fait taire le marteau,
Et plus rien ne résonne que le vacarme indiscernable d'un
Présent qui bouillonne, et l'écume nos pensées de cette eau
Qui frémit dans le chaudron de nos pauvres savoirs, ailleurs
La vérité dans un pays de glace, des savants sans fortune les
Hyperboréens : est-il glace qui se fend des humains tremblements ?
Trop tiède est la pensée pour le pouvoir admettre, et sourde
Cette tiédeur que transpire l'entre-deux, dilemme d'une sagesse
Qui ne sait la malice d'accepter le venant comme une offrande à
Nos doutes et à nos peurs d'un monde qui nous échappe dans
L'impossible dire, les mots sont des vignettes qu'on appose au
Regard quand bouchées nos oreilles on se fie aux éclats de ce qui
Brille au détour des concepts, le rassurant construit qui ne connait
Du monde que le peu qu'on en pense ; et chante un merle sur

La plus haute branche d'un arbre millénaire, est-ce une plainte ou
Un peu d'harmonie qui découde les mensonges des paupières qu'on
Rabat : la nuit ne s'éclaire pas d'un œil que l'on referme, vanité !

LA SOEUR

Un tapis de jonquilles sur un cercueil de chêne,
Absent le père enfuit dans ses pensées, la mère
Se liquéfie dans un torrent de larmes, l'enfant
A vu le jour, est-ce la peur qui l'a fait fuir ? Est-il
En paix replié dans sa mort ? Figés les visages des
Voisins défilant sur le seuil : la mort est contagieuse !
Ferveur du prêtre : un ange est né dans le parterre
Divin, la terre où il repose n'en garde que les os, si peu
L'enfant quand il n'a guère vécu, une poussière de mémoire,
Un nom dans un registre, bien calé entre deux autres,
Qu'emportes-tu dans ton silence d'un monde que tu n'as
Jamais vu, te souviens-tu du frère qui pleurerait ta partance,
Larmes d'enfant sur l'impossible sœur, l'absence est un
Naufrage qui emporte les vivants au fond d'une mer lointaine.

Sacrilège qui de la pierre emporte la colombe, efface le visage
De l'ange, malédiction d'un monde qui se couvre d'épines,
Dans ses bagages la mort n'emporte que nos mots, dans l'âtre

Éteint le feu qui réchauffait les cœurs en éclairant la nuit, cendres
Sur la pierre froide quand agonise la dernière braise, lunaire
La petite sœur dont s'affaissent les paupières, la lumière s'est noyée
Dans une coulée de cire, et vides tous les regards penchés sur ton
Absence, inconsolables ceux qui demeurent pour refermer ta
Tombe, de sang le souvenir : la mémoire est une blessure, béance
De nos destins tragiques, l'abîme de nos maigres espérances.
Sœur, ta promesse n'est plus qu'un nom gravé dans un caillou,
Un fragment s'est glissé au fond de mes chaussures, la douleur
De mes sentes dans le pays nocturne, et moi, errant, j'égrène
Mes adieux au dernier jour d'une horloge qui s'arrête...

DIES IRAE

La vie n'est pas un dû, c'est le présent, jour après
Jour, de l'Esprit qui nous habite et demeure en nos
Âmes, son temps n'est pas le nôtre, celui d'un balancier
Suspendu aux horloges ; le sien est devenir que jamais
Rien n'arrête. Qu'il vienne le divin juge pour congédier
L'Esprit : ne sais-tu pas, corbeau, que mort est aussi vie,
Qu'il n'est pas dieu assez puissant qui de l'Esprit arrêterait
Le cours ? Partout l'Esprit mais jamais dans ton livre...

La mort ? Mais un souffle, une caresse sur le monde,

Un léger vent du soir quand, rouge, le soleil qui décline
Rend à la terre sa paix nocturne, un souffle qui rafraichit
Les âmes, en efface les torpeurs, ouvre la vie au plus haut
De ses cimes, un pas sans bruit sur les chemins de pierre
Que rien n'écorche, l'ombre invisible de tous ceux qui demeurent,
Le présent d'une fausse absence. La mort ? Elle nous habite
De l'intérieur comme une offrande au creux de l'âme,
Toujours fidèle à ceux qui pleurent encore, ô joie pour ce qui
Nous habite et ne se perd que dans l'adieu des retours en arrière.

LE BILLOT

C'est une voie sans issue, des prêtres et des savants cheminent
A contre-sens, « il est un autre monde pavé de nos mérites »
Revendiquent l'homme en noir, un corbeau messenger de la
Dernière rencontre : « dieu sait le poids des âmes, nul besoin
De balance car la mort est un sceau qui referme les livres », récits
De nos errances dans ce monde incertain, brumeux le vivre qu'on
Traverse en tremblant, nos fautes au bout des lèvres, mais au fond
Des églises dans l'ombre des aveux, contrition, lavées sont nos
Consciences, on en sort plus léger au prix de sa prière, l'orant est
À genoux, brisé de pénitence, la porte s'est refermée sur la rue
Mécréante, qu'importe d'exister s'il nous faut en mourir et, enfoui
Dans la terre, attendre... Mais quoi donc ? Que le corps pourrissant

Ne laissant que nos os soit convoqué au livre d'Ezéchiel, bal de
Squelettes sur les rives de l'étang divin, attendre que l'Ouvert se
Retourne sur ses gongs et qu'à jamais se replie le portique...

« Maudit sois-tu, corbeau de nos malheurs, injurie le savant :
Il n'est d'enfer, en tes mots, que cette promesse d'une lumière
Aveuglante qui éteint les regards et fait courber les fronts, mérite
Celui qui peine ? Des serpents, soumis rampant dans leur misère et
Dont un dieu dans sa colère écrasera la tête : c'est là ce que tu prêches ? »
Le savant se retourne sur des êtres apeurés quand roulent sur le billot
Des visages maculés du seul poids de leurs fautes. Barbarie médiévale
Du pouvoir des pontifes, le sang est un spectacle qui nourrit les vivants.
Trêve de médiocrités, élévation de l'homme que promet la technique,
Il n'est d'ailleurs que dans nos illusions, s'il faut une clé pour enfermer
Les dieux et dresser sur l'histoire un nouveau temple, humanité, alors
Ouvrons ces mains soudées dans la prière et œuvrons, joyeux, à
Nourrir le futur de nouvelles découvertes, fi de ces billots anciens
Qui arrachaient nos têtes, il y faut du progrès et de la dignité, du
Propre en quelque sorte et de l'ordre pour bâillonner ces peurs
Qu'attisait de sa chaire un corbeau malveillant : jour de colère !
La nuit vient de tomber et dans son lit médite un vieux savant et puis
S'endort un sourire sur les lèvres ; viennent l'aube et sa lumière,
Un reflet sur la lame d'une guillotine dressée entre les hommes et

Fument les cheminées des billots qui sous l'âtre disparaissent
Dans les flammes.

MISE EN SCÈNE DU DERNIER SOUFFLE

On dresse la salle comme un autel sans mystère, pétrifié,
un espace de silence où tremble encore, confuse, errante,
l'ombre d'un ancien chant, le dernier sacrement pour une
Mort annoncée. Au mur la lumière halogène, froide, a remplacé
la flamme vacillante des cierges qui entouraient l'autel, sacrifice,
mais l'éclat demeure, glacé, sévère comme un oracle de la Sybille,
car il nous faut tout voir, sans miettes et sans bavures, du dernier souffle,
ne rien cacher de ce théâtre d'une mise à mort, rituel du sordide.

Le condamné arrive, les bras ballants et tirés jusqu'au sol, mains
Pierreuses, comme on avance vers une nef désertée, église sans dieu

Et sans prières, sans tabernacle, ses pas sont mesurés par d'autres pas,
son souffle compté avec les doigts d'un gant stérile, un dernier râle,
Il ne porte pas de chaînes, ses mains n'ont pas d'offrande, rien à donner
Que le poids de sa faute, dépouillé déjà de ce qu'il fut, offert....

Quelqu'un lit quelques mots, ce n'est pas une prière, sans adresse, c'est
Une formule, un protocole, des mots privés de sens que l'on récite pour
La mort soit fidèle, conforme, procédure de théâtre qui évite les aveux,
La liturgie est juridique, gravée dans le marbre des codes, aveugle de

Toute humanité, et pourtant la voix tremble sur les lèvres, comme autrefois
dans les églises, dans la pénombre où s'accorde le pardon...

Derrière la vitre, les témoins retiennent leur visage et leurs mots, silence,
Ils sont assis, impassibles, innocents comme l'est un chœur, sans psaume.
Ils ignorent le pourquoi et le sujet du lieu : un rite, une punition ou un dernier

Vestige de qui fut un jour sacré, des bras tendus vers un dieu de pitié.
dans la pâleur du condamné, ils cherchent un sens, leur raison d'être là,
Fidèles d'une messe profane, sans vin, sans pain, sans ciel à la lueur du droit.

Le bourreau de jadis n'est plus qu'un instrument, l'opérateur de
circonstance, il s'avance comme un prêtre, sans croyance, le visage
Clos, il accomplit les gestes qu'on n'apprend pas dans les écoles,
exact comme une horloge, précis et mécanique, il ne veut pas entendre
Cette question qui lui tord les entrailles, qui le dévore de l'intérieur :
Moi le désigné, l'opérant de service, qui suis-je pour accomplir cela ?

Alors survient l'instant : ni cloche, ni litanie, pas un appel du ciel, rien,
Un simple signe, presque banal. Et la mort glisse comme un rideau
qu'on referme sur la scène, fin de la dernière scène, tout fut juste,
Sans bavures, sans bégaiements, sans vides, à peine le temps d'un mort.

Fin d'un spectacle que personne n'applaudit, tous se lèvent en silence,
Comme ceux qui suivent une pièce trop grave, ensuite on sort sans se parler,
par respect pour le mort ou la justice par honte aussi d'y avoir assisté.

Et sous la lumière blanche où rien ne brûle qui laisserait des cendres,
on replie les instruments, on ouvre une porte, on balaie le reste du sacré
tombé en poussière sur le sol. Ne reste que la trace d'un souffle interrompu,
et sur les sièges, vides de toute présence désormais, demeure une impression,
Celle d'avoir assisté à un mystère sans dieu, sans larmes et sans prières, sans
Destin, une juste mort, un ordre tout au plus dont l'humain ne fut pas

MIRAGE

Le monde est un mirage, une fausse note sur le clavier
D'un artiste inconnu, un Schubert dans les sons graves,
Un soleil lumineux dans un ciel gris, le vrai est-il ailleurs ?

Non il n'est pas, ce n'est qu'un mot sur ce que l'on suppose,
Un nuage que l'on prend pour du ferme, un sol pour y ancrer
Nos démesures ou nos ressentiments, chaque homme est
Un désir que rien ne peut combler, une attente suspendue
Aux fils d'un réel impossible : le monde est une brutalité !
Ô loups, oeuvrez ma déchirure, déchirez, épine d'un noir sans
Possible clarté, tu en moi ce peu qui s'accroche encore, quoi ?
La vanité d'une espérance, le sursaut d'un mourant, on
S'accroche à la vie comme des sangsues aux épaves mais la mer,
Profonde et sans lumière, connaît tous nos éclats, les fragments
Dispersés d'un miroir mensonger, et l'homme s'y regarde,
Un orant pitoyable et grotesque, et se rend compte enfin
Qu'il n'y a rien à voir...

L'OUBLIE

D'après Meltallica, « The Unforgiven »

Du sang neuf coule sur la terre mais très vite il s'épaissit
Et puis se fige dans les yeux de la honte, douleur au quotidien,
Il apprend les règles qui font le monde, non pas le sien mais
Celui de ses maîtres et puis le temps passe, il en fait son habitude.
Les mains pleuvent sur son visage comme des pierres trop lourdes
Qu'un enfant ne peut porter, alors il se raidit, ses larmes se cachent
Derrière ses yeux, et il avance, éteint comme une feuille blanche

Sur les chemins qu'on a tracés pour lui, il se débat pourtant mais
Sans rien dire, sa révolte est intérieure, ce n'est pas sa volonté et il le sait
Mais que faire quand de ses chaînes un autre tient la clé, il répète
Sans y croire les mots appris, imposés par le fouet de son destin cruel,
C'est alors qu'il se dit, dans un silence envers les siens : cette volonté
Est mienne, vous pouvez la piétiner, l'assujettir à vos envies et vos mépris,
Mais jamais vous ne pourrez la briser, ce n'est pas un défini, non, c'est
Le peu qui demeure de tout ce que vous m'avez pris, une vie qui se
Voulait la mienne et qui repose, sans paix, dans le tombeau de vos vouloir.

*« Ce que j'ai ressenti, ce que j'ai connu, il n'a jamais brillé dans ce que j'ai montré,
Je n'ai pas existé, je n'ai rien vu et je ne verrai pas ce qui aurait pu être, je ne fus
Jamais libre, jamais moi, alors je vous appelle les impardonnés. »*

Privé de toute pensée, vide de tout amour, vous avez passé votre
Vie à faire de lui celui qui plait à tous, un objet qu'on dirige d'un
Simple coup de latte, il est amer cet homme qui toute sa vie est
Le même reflet de vos propres miroirs, il s'est battu, sans ruse et sans
Armes, sa vie fut un combat que nul ne peut gagner. Il est vieux
À présent mais personne ne s'en soucie, sa fatigue est invisible
À ceux qui, fermant leurs paupières, ne voient que cet enfant qu'ils
Ont su maîtriser, alors il se prépare à mourir sans regrets, ce vieil homme

Dont je vous parle, oui c'est bien moi, celui qu'on ne peut oublier car

Il n'exista jamais, seulement dans le regard des autres.

*« Ce que j'ai ressenti, ce que j'ai connu, il n'a jamais brillé dans ce que j'ai montré,
Je n'ai pas existé, je n'ai rien vu et je ne verrai pas ce qui aurait pu être, je ne fus
Jamais libre, jamais moi, alors je vous appelle les impardonnés. »*

Vous m'avez donné un nom qui n'était pas le mien, vous avez dit « l'impardonné »,
Mais de quoi donc devrais-je alourdir ma conscience, de quel fardeau faire plier
Mes épaules, quels crimes emporter dans ma tombe, quelle abomination qui
Serait mon seul bagage, de quelle malédiction forgez-vous mon cercueil, de quel
Poids faire pencher la balance quand on a si peu été, une ombre dans vos pas,
Le jouet d'un destin qui ne m'appartient pas, de quels habits vêtir ce nu que l'on
Voyait à peine, un dessin sur les murs de de vos propres infamies, un cadre en bois
Suspendu à un clou, sans visage, sans histoire, un enfant qui n'a jamais parlé car
Tout déjà vous l'aviez dit, un peu de poussière qu'on glisse sous le tapis de vos
Consciences pour qu'elles soient propres, du moins en apparence. Vous m'avez
Dit « L'impardonné », alors c'est mon tour de le redire : vous les « impardonnés ».

*« Ce que j'ai ressenti, ce que j'ai connu, il n'a jamais brillé dans ce que j'ai montré,
Je n'ai pas existé, je n'ai rien vu et je ne verrai pas ce qui aurait pu être, je ne fus
Jamais libre, jamais moi, alors je vous appelle les impardonnés. »*

DIEU EST MORT ?

D'après Black Sabbath, « God is dead ? »

Nuit du monde, je m'égare dans les ténèbres,
Je ne suis plus que cendres, privé de toute lueur ;
La foi de mes ancêtres, de rares humains encore,
Celle de mon Origine, Parole silencieuse du salut,
M'aidera-t-elle à traverser ce désert nocturne ?

Du sang coule dans ma conscience, âme sans vie,
Et le meurtre s'empare de mon esprit, destruction ;
Dans la lumière obscure d'une nuit éternelle,
Je surgis de ma tombe et m'élève jusqu'aux cieux,
Espoir vain de l'impardonné, j'attends la damnation/

Mais le ciel crève en sang, pluie infame et incendiaire
Des missiles et des bombes sur une terre de silence,
Donnez-moi donc de vain et gardez-vous le pain
Tourments ces voix qui résonnent dans ma tête, trop lourde,
Dieu est-il encore vivant ou est-il mort déjà en ce pays sans nom ?

En torrents le mal s'écoule à travers les plaines d'Orient,
Et Gaza meurt sous le poids des ruines, poussière insolente,
Les enfants nagent dans le chagrin, les généraux tuent, volent,

Folie guerrière qui jamais n'aura de lendemain, damnés

Les cochons de cette guerre indigne, point d'humanité.

Quand tout devient poussière, il n'est pas d'âme à exhumer,

Plus de confiance quand la corruption, le crime et les discours,

Le credo des injustes, ont tout enseveli sous les ruines,

Ne laissant derrière eux qu'une terre vide, brisée, interdite à la vie.

Ce cauchemar finira-t-il un jour ? Dites-le, vous qui savez...

Quand ma tête se videra-t-elle de ses sombres tourments ?

Qui sait la vérité, qui en aura le courage et la volonté ?

Dite-moi ! Dieu est-il vraiment mort et aussi la lumière ?

Mes pensées sont fragiles et jusqu'à mon dernier souffle

Je veux les protéger, je laisse le monde à sa mort et

Je m'enfuis dans des rêves, la mort de toute pensée.

Me faut-il de l'empathie envers ceux qui tout détruit

Jusqu'au moment de la délivrance, mais quand ? Mais Qui ?

Avec Dieu et Satan à mes côtés, impensable union,

C'est des ténèbres les plus profondes que jaillira la lumière.

Autant d'énigmes qui tournent dans ma tête, un vent glacé,

Et pourtant je n'ose pas croire que Dieu est mort, jamais !

Où fuir, où se cacher quand rien n'échappe aux visions de la Bête ?

Nous reverrons-nous, un jour peut-être, au-delà de l'abîme ?
Peut-on croire un seul mot de ce qui fut écrit, le livre sacré,
Ou bien n'était-ce qu'une belle histoire, une fable pour
Enchanter les rêves, un mensonge de plus dans le chaos du monde ?
Ils disent que Dieu est mort, que l'homme injuste a tous les droits,
Que notre terre est sienne, l'empire de sa destruction maudite.

Mais moi je n'en crois rien et meurent les enfants de Gaza, trahison
Des maîtres du monde, le monde... Un étang de cendres et de fureur ;
Et l'homme est trop humain pour embrasser les dieux, reconnaître
Dans les yeux de l'enfant la Parole silencieuse qui nous dit le Sacré,
Indigne de ses propres dieux celui qui sacrifie l'innocence, bucher
D'Abraham immolant son fils offert à la fureur divine, complicité
Odieuse dont l'impur justifie son crime et tout le mal humain, et pourtant
Jamais je ne croirai que Dieu est mort aussi longtemps que survivra
Dans le regard lumineux d'un enfant un germe d'espoir et de rédemption.